

## MARTINE-PERDUE-DANS-LES-BOIS

Le père... On l'appelait le père, bien que Marie Vénin l'eût épousé quand elle avait déjà ses deux aînées, de pères différents et tous deux inconnus. Le mariage était le résultat de tractations entre le curé du village — où Marie était née de parents qui travaillaient dans un équarrissage — et le maire du pays qu'elle habitait maintenant : on disait que le maire était le père de l'aînée des gosses ; on le savait contraire, or, il y a quinze ans, il n'y a pas à dire, Marie était une fort belle fille, qui faisait courir les hommes. Toujours est-il que le maire obtint du Conseil municipal qu'on accordât à Marie un terrain au bout du village, derrière un rideau d'arbres. Il était entendu qu'elle prendrait pour époux Pierre Peigner, le bûcheron, et qu'ils s'arrangeraient tous les deux pour cultiver ce terrain et y bâtir un pavillon qui ne dépasserait point les abords du pays. Pierre Peigner était travailleur, bien qu'un peu porté sur la boisson. Il accepta la femme avec les deux gosses, dédommagé par le bout de terrain et par Marie elle-même, toujours belle fille, avec ce sourire imperméable à tous les soucis. Pierre Peigner reconnut les deux aînées, tant il était épris de Marie, heureux d'avance de tout

ce que la vie allait maintenant lui apporter d'inattendu, et le bien-être, et une femme bien à lui. Une femme qui ressemblait à une grande fleur de soleil, avec sa ciminère dorée autour d'un visage halé et rond, avec ce sourire perpétuellement au beau fixe, et un petit corps robuste, d'une santé inoxydable comme l'acier. Elle était coquette, et si elle se lavait rarement, elle mettait une fleur dans ses cheveux jamais peignés, un collier autour d'un cou-tige. Et quand sa voix portait loin des mots malsonnants, son visage restait amène, les lèvres souriaient. Que pouvait-il rêver de mieux, Pierre Peigner, enfant de l'Assistance ? De sa vie, il n'avait été à pareille fête.

Pour commencer il bâtit une cabane en vieilles planches, comme le font les bûcherons près d'une coupe de bois, le temps de la coupe. Il se mit à défricher le terrain, à bêcher, à semer et planter, et lorsque le maire, qui venait de temps en temps faire une petite visite aux jeunes mariés, lui a reproché que la cabane ne fût pas bien réjouissante à voir, Pierre Peigner lui dit avec indignation qu'il ne pouvait pas s'occuper de tout à la fois, que ce n'était là qu'un début, qu'il fallait lui laisser le temps de souffler, que tout allait être refait convenablement, avec de jolies couleurs, que Marie planterait des fleurs, et que même, s'il voulait savoir, il y aurait un jet d'eau et une allée avec du gravier.

Il y avait de cela des années. La première fois que Pierre Peigner a surpris Marie avec un homme dans leur lit conjugal, le rempailleur de chaises qui s'éternisait au pays... Avec le temps, il s'était résigné, ayant compris qu'il n'y avait rien à faire : il pouvait crier, sortir son couteau, lever et abattre les poings, rien n'aurait pu contrecarrer la passion que Marie avait des hommes. Pierre couchait dans les bois et se sou-

lait. Il revint un beau jour pour annoncer qu'il voulait divorcer. Divorcer ? Qu'est-ce que divorcer ? Défaire le mariage ? Marie n'avait pas d'objection à défaire le mariage, elle n'avait jamais tenu à se marier, alors... Ils divorcèrent au grand étonnement de tout le pays où cela ne s'était jamais vu. Après quoi, Pierre Peigner revint chez Marie et continua à travailler le bout de terrain et à rapporter à Marie l'argent qu'il gagnait ici et là, faisant le bûcheron, ramassant les betteraves. Mais il avait des idées sur l'honneur, et ne voulait pas que les gosses que Marie pourrait avoir portassent son nom. Pour les deux aînées, il les avait reconnues, c'était chose faite, mais ce n'était pas pareil, c'était un beau geste, il n'était pas cocu pour autant. Bref, Francine et Martine portèrent le nom de Peigner, et tous les suivants furent des Vénin, comme la mère. Néanmoins, pour les gosses, Pierre Peigner était le père, et quand il rentrait, il fallait qu'ils filent droit, c'est la mère qui l'exigeait, ils devaient le respect à leur père. Pour le reste... Marie attirait les hommes à cinquante kilomètres à la ronde.

La baraque en vieilles planches ne devint jamais une jolie maison, il n'y eut ni fleurs, ni jet d'eau, ni gravier... En marge du village, derrière le rideau d'arbres, dans une cabane sans eau ni lumière, avec les rats qui passaient sur le visage des dormeurs, Marie était heureuse dans les bras des hommes, et faisait des enfants, comme une chatte.

Les enfants de Marie étaient des enfants bien élevés, bien sages et bien polis, ils ne manquaient jamais de dire « Bonjour, Madame » ou « Merci, Monsieur », Marie n'aurait pas toléré l'effronterie autour d'elle. Elle avait la main leste et dure, et les enfants étaient

